

les protéger mais aussi de délimiter le périmètre de sécurité intérieure, par opposition à l'extérieur où l'on pouvait être capturé.

Inversement, la saison des pluies fixait les armées dans les villages, les obligeant à l'inactivité du fait des fièvres provoquées par le changement de climat et le retour de l'humidité. En rendant les pistes impraticables, en inondant les plaines et en augmentant le débit des marigots qui devenaient alors infranchissables, la saison des pluies limitait en effet les mouvements des armées et des caravanes (Becker 1985 : 178). Ceci explique le fait que durant la saison des pluies, les voyageurs étaient contraints de stationner dans les villages où la saison les surprenait, et il valait mieux être en territoire ami afin de bénéficier de l'hospitalité. Les *tata* étaient alors très utiles, car durant cette longue halte, les captifs pouvaient y être retenus prisonniers sans crainte qu'ils ne s'échappent.

4.4. La flore

Deux facteurs sont responsables des différences observables sur la végétation le long de la Falémé : les variations climatiques (entre l'amont, plus humide et l'aval, plus sec) et l'exploitation des ressources floristiques par les communautés humaines. De façon générale, la plupart des espèces sont communes, appartenant toutes au domaine climatique soudanien. Mais des différences sont visibles en termes de densité, certaines espèces étant plus sensibles aux taux d'humidité que d'autres. Visitant Saraya (région du sud), Rançon note l'abondante présence des karités (*Vitellaria paradoxa* encore appelé *Butyrospermum parkii*), les lianes à caoutchouc ou Sabas (*Saba senegalensis*), l'olacinée *Ximenia* appelé *Séno* par les Malinké et plusieurs variétés de *Ficus*, dont certains atteignaient des proportions gigantesques comme le *Banyan* ou *Ficus religiosa* (Rançon 1894 b : 510). Les bambouseraies d'*Oxytenanthera abyssinica* étaient nombreuses au sud, même si Rançon s'inquiétait de leur survie. En effet, lors de son passage, une maladie, appelée *Diambarala* en Malinké, frappait ces végétaux (Rançon 1894 : 404). Inversement, il existait de véritables forêts de baobab (*Adansonia digitata*) au nord. Le nord était surtout le domaine de différentes variétés d'acacias ; on y trouvait aussi les caïllédrats (*Khaya senegalensis*), le *nééré* (*Parkia biglobosa*), le *vène* (*Pterocarpus erinaceus*), le tamarinier (*Tamarindus indica*), le *n'taba* (*Sterculia cordifolia*) et le fromager ou *Bombax ceiba* (Rançon 1894 b : 458-460).

Au-delà de son exploitation pour des besoins alimentaires, cette végétation jouait un rôle important aussi bien dans la protection des communautés que pour la construction de l'habitat. Ainsi, lorsque Rançon visita Medina-Dantila, il dit : « c'est la résidence du chef le plus influent du Dentilia. Il s'élève sur un petit monticule peu élevé au-dessus d'une immense plaine bien cultivée et qu'entourent de toutes parts des collines d'une hauteur d'environ trente ou quarante mètres et qui de loin nous ont parues exclusivement boisées » (Rançon 1894 a : 506). En effet, les forêts rendaient difficiles les déplacements en masse

de troupes armées. Elles fournissaient les matériaux nécessaires à la construction des haies dans les villages et surtout des fortifications végétales appelées *sanié*. En 1886, face aux troupes de Mamadou Lamine, les villages de Sini et Sénoudébou ne durent leur salut qu'au *sanié* que les villageois avaient construit (Rançon 1894 a : 37). D'autres usages de ces plantes ont perduré à travers le temps et sont mis en évidence, notamment dans l'architecture vernaculaire contemporaine (Pelmoine 2020). Certaines espèces telles que le baobab et le tamarinier sont d'excellents marqueurs d'agrosystème et d'habitat ; de nos jours, ils indiquent souvent la présence d'anciens sites d'occupation (Diop 2005 : 337). Ceci s'explique par le fait qu'à l'ère atlantique, chaque village avait son « bentang », qui est une place publique située au centre du village et au milieu de laquelle un grand arbre (tamarinier, fromager ou baobab) procurait de l'ombre. Le *bentang* était très important, car les villageois s'y rassemblaient pour discuter, les personnes âgées s'y reposaient et les étrangers s'y arrêtaient pour demander l'hospitalité. Afin d'empêcher la reconstruction d'un village après une attaque militaire, on brûlait l'arbre du *bentang* et on comblait les puits (Park 1996 : 200).

4.5. Les cultures agricoles

À la saison des pluies, diverses plantes étaient cultivées, avec une préférence pour le riz (*Oryza glaberrima*) pour les populations du sud, du mil (*Pennisetum glaucum*) ou du sorgho (*Sorghum vulgare*) pour celles du nord. La courge, l'oseille, l'oignon, le tabac et, plus tard, l'arachide complétaient la panoplie des plantes cultivées (Rançon 1894 a : 460). Et contrairement au fleuve Sénégal où les berges (*waalo* en peul) permettent les cultures de décrue, les berges de la Falémé sont en général abruptes et peu aptes à ce genre de cultures. Dès lors, rechercher les espaces plus propices à l'agriculture était aussi un souci constant pour les communautés des abords de la Falémé (Gokee & Thiaw 2020).

Il est important de parler de ces cultures car, en bien des circonstances, c'est leur abondance ou leur absence (causant disettes et famines) qui était le *casus belli*... Les cultures sont fortement assujetties aux variations climatiques, les sécheresses sévères ou les pluies trop abondantes étant causes de destruction des cultures. Outre le climat, on a également les fréquents envahissements de sauterelles. Dans une de ses études, Charles Becker (1985 : 167-216) présente les conditions écologiques de la Sénégalie aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles en lien avec le commerce atlantique et les crises politiques de la région. Cet article reprend une synthèse précédente qu'avait effectuée Philippe Curtin dans sa thèse de doctorat (1975) et l'augmente à l'aide d'autres documents historiques issus notamment des récits de voyage et des archives des traitants de la Compagnie du Sénégal. De cette compilation, Becker conclut que : « les thèmes de la « sécheresse », de la « famine », de la « disette » ou des calamités naturelles » (inondation ou invasion de sauterelles) sont presque toujours liés à ceux de la « guerre, » des « pillages, » du « commerce des

esclaves. » (Becker 1985 : 171). Ces différents thèmes sont associés et mis en évidence dans ces archives parce qu'à chaque épisode de crises, le commerce de traite, surtout de traite d'esclaves, était affecté (fig. 4.3). Ces thèmes sont tellement proches qu'il est aisé de considérer le premier groupe comme étant la cause ou la conséquence du second groupe. En effet, autant la famine et la disette pouvaient générer les guerres, car on s'attaquait pour accaparer des stocks alimentaires restants ou capturer des captifs qu'on échangeait ensuite, autant les guerres pouvaient générer la disette et la famine car on détruisait parfois les récoltes et on privait les villages de main-d'œuvre indispensable pour les cultures. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont les traitants qui en profitaient ; ils subissaient parfois, mais rarement, les conséquences de ces crises. C'est par exemple la situation qu'a décrite Chambonneau qui, en 1676 au Fouta Toro, pendant la guerre des marabouts, a vu des familles entières se livrer elles-mêmes en captivité pour être nourries, car elles souffraient de famine (Becker 1985 : 173). La décennie 1750-1760 est aussi marquée par une grande famine qui a coïncidé avec divers conflits internes à la Sénégambie (conflits dynastiques au Cayor par exemple), et les rivalités entre la France et l'Angleterre (occupation de Saint-Louis par l'Angleterre), même si cette situation n'a pas empêché la traite de se maintenir à un niveau constant et même d'augmenter significativement dans la vallée du fleuve Sénégal (Searing 1993 : 129-131).

Le tableau de synthèse de Becker (fig. 4.3) est issu d'un autre article portant toujours sur les corrélations entre les traites, les guerres, les crises environnementales et les famines et disettes en Sénégambie. Comme le souligne l'auteur lui-même, ces données sont loin d'être complètes et couvrent de manière inégale les différentes régions de la Sénégambie. De même, ces données sont essentiellement issues des archives historiques écrites, et n'étaient mentionnées que parce qu'elles affectaient la vie des commerçants traitants dans les comptoirs. Ainsi, plusieurs autres événements de famines, de guerres et autres n'ont donc pas été comptabilisés. Malgré ces lacunes, la lecture de ce tableau permet par exemple de voir qu'en 1640, un épisode de famine et d'invasion de sauterelles avait eu lieu ; cet événement a été associé à un épisode de guerre, de pillage et, surtout, de traite d'esclaves.

D'après les descriptions des voyageurs qui ont séjourné dans ces régions, la plupart des champs (qu'ils appelaient *lougans*) se trouvaient aux alentours des villages, hors des fortifications. Prévoir un espace agricole à l'intérieur du périmètre d'un *tata* supposait un investissement important dans la construction d'une muraille suffisamment grande pour abriter champs et cases ; peu de communautés semblent avoir eu les moyens humains pour le faire. Cependant, la localisation des champs hors du périmètre fortifié était une situation peu commode, parce qu'il arrivait que des villageois soient capturés alors qu'ils étaient aux champs. Tel fut le cas de Mamadou Lamine, qui aurait passé un épisode de son enfance en captivité parce qu'il fut enlevé dans les champs en compagnie de sa mère et de son frère (Rançon 1894 a : 383).

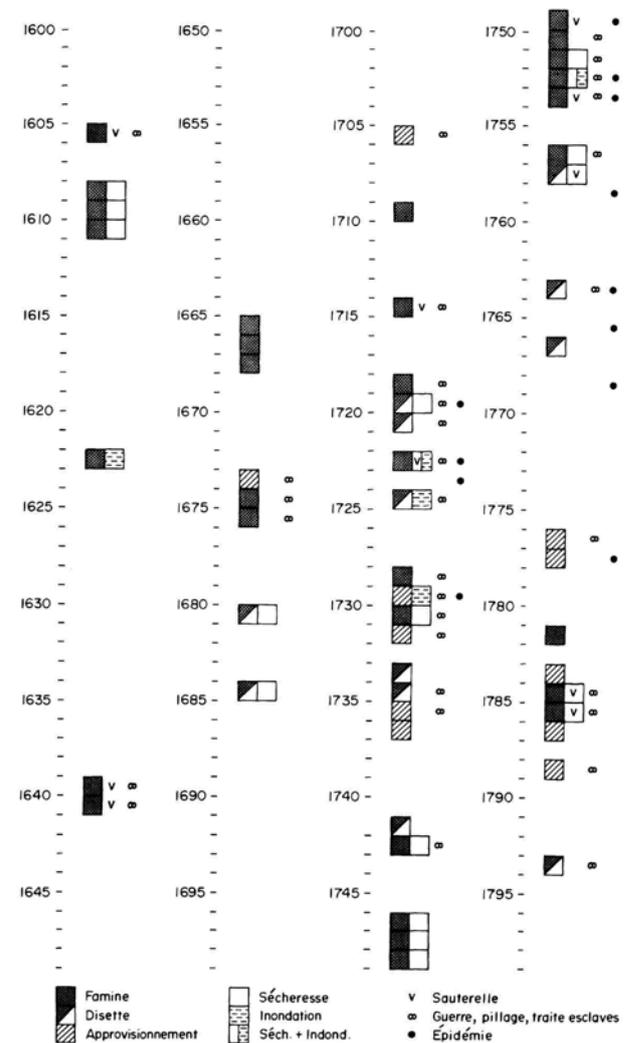
CONDITIONS ÉCOLOGIQUES EN SÉNÉGAMBIE AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Figure 4.3. Conditions écologiques et épisodes de crises en Sénégambie aux 17^e et 18^e siècles (Becker 1986 : 362, avec l'aimable autorisation de l'auteur).

Selon les plantes cultivées, les champs constituaient souvent la première ligne de défense. Lors des récoltes, on prélevait seulement les épis et on conservait les tiges sur pied pour les espèces ayant des tiges hautes comme le maïs et le mil. Les champs étaient parfois cultivés jusqu'au pied des murailles et les plantes à maturité constituaient d'excellentes cachettes pour les défenseurs. Raffanel a ainsi traversé, sans s'en apercevoir, quatre villages totalement dissimulés par les cultures (Raffanel 1846 : 133). En septembre 1878, les cultures prêtes à être récoltées, à Sabouciré, gênèrent considérablement l'action de l'infanterie française (Gallieni 1883 : 557).

4.6. La faune

De nombreuses espèces animales constituaient la faune de la région. Parmi les animaux sauvages, on dénombrait : lions, panthères, guépards, hyènes, servals, chats sauvages, phacochères, singes, antilopes, éléphants, buffles, hippopotames et crocodiles dans les rivières. Une panoplie de reptiles, de poissons et d'oiseaux complétait